

Sollers en Ré



L'Île de Ré
dans les romans de
PHILIPPE SOLLERS

L'Île de Ré dans les romans de Philippe Sollers

Je ne tiens pas du tout à mourir, mais, s'il le faut physiquement, j'accepte, comme prévu, qu'on enterre mes restes au cimetière d'Ars-en-Ré (Sollers en Ré), à côté du carré des corps *non réclamés*, des très jeunes pilotes et mitrailleurs australiens et néo-zélandais, tombés là, en 1942 (pendant que les Allemands rasaient nos maisons), c'est-à-dire, pour eux, *aux antipodes* ;

Simple messe catholique à l'église Saint-Etienne d'Ars, douzième siècle, clocher blanc et noir servant autrefois d'amer aux navires, église où mon fils David a été baptisé ;

Sur ma tombe, cette inscription : *Philippe Joyaux Sollers, Vénitien de Bordeaux, écrivain* ;

Si un rosier pousse pas trop loin, c'est bien.

(*Un vrai roman. Mémoires*, 2007)

« La rose de la Raison dans la Croix du Présent. » J'ai fait sculpter pour ma tombe future, dans le cimetière d'Ars-En-Ré, une croix et une rose avec cette phrase de Hegel. Ma tombe est prête, elle m'attend, près du carré des aviateurs anglais, néo-zélandais et australiens, qui sont venus se battre contre les nazis au-dessus de cette île, entre 1940 et 1942, pour ma liberté.

(*Agent secret*, 2021)

En général, je suis plutôt malheureux en France : impression de fermeture ou de stagnation. Sauf Ré.

L'arrivée à Ré est une petite opération magique. Comme un embarquement dans un satellite en train de quitter le système du manège en rond. On parle couramment, désormais, des « univers-îlots » répandus dans l'ouverture d'une expansion continue. Eh bien, j'affirme qu'après Niort il y a une sorte de couloir magnétique vers une autre terre. On traverse La Rochelle, on prend le bac, les voitures se balancent légèrement sur l'eau, on voit apparaître une dune sur l'Atlantique, on est enfin sur une île, sur l'île en soi.

L'île en soi, c'est le plan. Le plat. Le pont de navire. Le lieu intermédiaire. Le tapis volant posé là par hasard. La platitude de Ré est insolente. Pas le moindre pittoresque, un endroit de méditation pure. Je suppose que c'est la raison pour laquelle on y a installé un pénitencier. Prison, comme par hasard, à la place même qui évoque le maximum de liberté possible.

(...) les débris du Mur de l'Atlantique s'effondrent lentement dans le sable des grandes plages comme La Conche. Pour assurer leur surveillance d'artillerie du large, les troupes allemandes ont parfois rasé des maisons. Celle de ma famille, par exemple. Nous avons été « reconstruits » dans les années 50. C'était une ferme classique à plusieurs bâtiments, sans fenêtres vers la mer (ouvrir des baies pour regarder l'eau est une idée moderne), repliée sur un vaste jardin avec des arbres rapportés d'un peu partout par un arrière-grand-oncle navigateur. J'ai vu ma mère pleurer devant la disparition de ces arbres. Un arbre est ici une valeur rare : tout est à ras du sol, le vent ne laisse rien pousser en hauteur, les vignes s'accrochent à la terre pour donner un vin blanc sec, cru, sauvage, délicieux, qui se boit avec les palourdes et les huîtres.

Cet arrière-grand-oncle est venu dans l'île de Ré pour trouver un lieu de pêche et de chasse. D'où la maison. C'était bien avant l'invention des vacances, les bains, la voile pour le plaisir. Il arrivait de Bordeaux, s'asseyait sur un banc devant l'un des petits lacs intérieurs, près des marais salants, et tirait directement les canards en vol. Je pense à lui souvent, j'imagine ses voyages, je lui dois cette parcelle de soleil et d'air. Les noms des villages eux-mêmes ont une couleur de nulle part :

Sablanceaux, La Flotte, Le Bois, La Couarde, La Passe, Loix, Les Portes. Et celui-ci, énigmatique : Saint-Clément-des-Baleines. Les baleines ! Tout un programme de rêverie. Lisez Melville. (...) Ou encore Shakespeare :

« L'île est pleine de bruits, de sons, de doux airs qui donnent du plaisir et ne font pas de mal. (...) » (*La Tempête*, acte III, scène 2).

À quelle île s'appliquent mieux ces paroles qu'à celle qui porte le nom d'une note de musique ? Est-ce qu'on peut imaginer un village qu'on appellerait plus fantastiquement qu'Ars-en-Ré ? L'art de la fugue immobile, c'est ici. Le petit port ouvrant sur le « fier », grand fjord plat où se multiplient les voiliers, avec ses digues bordées de cupressus et ses rives de pins parasols. Et l'église Saint-Etienne, avec son clocher peint en blanc et noir, souvenir du temps où il servait de point de repère, d'amer, aux bateaux... Un clocher-fusée futuriste... La nuit, donc : vous ouvrez la radio, vous captez presque mieux Londres et Saint-Sébastien que Paris. Vous allez vous allonger sous le phare pour observer sa roue dans le ciel. Vous êtes à la surface d'un planétarium lancé dans l'espace : en haut, à ma gauche, la Grande Ourse, qui va basculer peu à peu dans l'Océan, avec la montée du jour. Une nuit de travail : une nuit avec la Grande Ourse. Je rêve souvent, la nuit, que l'île dérive, s'en va très loin, et revient s'ancrer au petit matin. Le vent souffle, les vagues déferlent ou, au contraire, un silence insinuant, supraterrestre, enveloppe chaque feuille, chaque aiguille de pin. Le sable réfléchit, les fleurs prennent une densité d'aimant. Quelque chose de non humain, d'aérien n'arrête pas d'arriver, et il faut savoir le respirer, l'écouter, sans cesse.

C'est un problème d'évaporation. Chimique, alchimique. Et les marais salants sont là pour en donner l'image. Le sel : voilà, finalement, ce qui devrait rester de la terre. Le sel est à l'intersection du ciel et de l'eau, du feu et des marées, de l'air et du monde minéral. Il est comme le sperme d'un coït permanent entre le souffle et le mouvement liquide inspiré par la lune. (...) La main dans le sel, l'odeur : un étrange parfum de violette. La langue dans le sel frais. A ce moment-là, c'est comme si tout le corps se rappelait une autre vie que la sienne, une existence plus énergique, plus fine, un flash d'immortalité. On dit : l'écume des choses. (...) La bave de la nature vous permet d'avoir du goût. L'île de Ré travaille lentement au cœur des muqueuses.

(...)

Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'endroits aussi peu propices au drame, à la psychologie, aux passions. Les corps humains eux-mêmes disparaissent. Ils donnent l'échelle, simplement. Ils sont annulés. La vague des vacanciers a l'air aussi incongrue qu'un eczéma provisoire. L'île ne s'abîme pas, elle n'enregistre pas la présence humaine. Une nudité interne, une relativité intense vous habite. Je voudrais bien qu'on me montre ici quelqu'un qui croirait à quoi que ce soit. Le caractère des habitants est empreint à la fois de sagesse et d'ironie. Pas de mots inutiles, pas de fantômes, pas de héros, pas de dieux, pas de cris. Autant en emporte le mélange permanent air-liquide. Ré : la brièveté même. Le réalisme, c'est la nature poussée à bout, réduite à ses particules de base. Une évacuation.

Où que je me trouve, dans le monde de notre géographie, je pense brusquement à Ré. C'est ma note fondamentale. Mon *la*. Ma corde sensible où je retrouve, en résumé, des milliers de sensations. Ma fenêtre m'attend, près de laquelle est planté un laurier. Le soleil traverse la pièce et va rougir la fenêtre opposée : une journée a eu lieu. Un air de Hollande, mais chauffé par le Sud. Nous sommes au nord du Sud, à la frontière du mélange. D'où la nacre, l'argenté des couleurs. J'entre, là-bas, dans mon silence. (...)

Voilà Ré, signal de l'Ouest, bateau tourné vers l'Amérique.

Voilà Ré, île de partout et de nulle part, comme l'embarcation de la fiction même.

(Théorie des Exceptions, 1986)

Elle nage à côté de moi, il n'y a personne, mouettes et papillons blancs tout autour. L'endroit est unique, Maud s'y est glissée tout de suite. J'ai longtemps hésité à l'amener ici, et puis pourquoi pas. Un caprice, une fantaisie, rien à perdre. Tentons le Temps. Qu'il se montre enfin, fleur ou tête de mort. Ou les deux.

C'est l'été, maintenant, on peut l'écouter de l'intérieur déposer sa toile sur nous. Il y a un paysage des odeurs et des ombres, un autre en bleu-blanc, un autre dans les variations du vent. Si je m'assois pour écrire, derrière les volets, au plus chaud de l'après-midi, je sais que le temps va venir se mesurer ici, sur la page. Le papier est ma montre, mon horloge, ma sphère aimantée. Main droite, secondes et minutes. Main gauche, les heures. Cinq secondes, cinq minutes, cinq heures. À six heures du matin, grand silence solennel dans le jardin. Le soleil rouge s'annonce, les oiseaux du bois d'à côté vont commencer à traverser le ciel. Je bois mon café là, près du puits, en regardant l'eau à peine ridée par la brise nord-est. Le soleil passe au jaune, prend en écharpe les marguerites sous le figuier, le bois blanc des chaises et des tables, les pierres basses du petit mur. On dirait que les acacias, à peine agités, viennent d'une Chine toute proche. Les marins, là-bas, déjà réveillés, vont profiter de la marée, les vitres de leurs cabines brillent, les bateaux tournent sur eux-mêmes, se rapprochent les uns des autres, se préparent à gagner le large, hésitent un moment, s'en vont.

(L'Étoile des amants, 2002)

Nageons. Je regarde ton nez dans les petites vagues rapides. Comme il fait un peu plus froid, tu as mis ton maillot violet. Maud dans l'eau mauve. Un mot de toi, une moue, une petite modification de bouche, que je t'écrive une ode, un psaume, une églogue, avec les grands moyens d'autrefois, les livres anciens, le grec, l'hébreu, l'arabe, le sanscrit, le chinois, le latin. Ou encore l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien. Mais non, on est en français d'aujourd'hui, caché, libre, invisible, mignonne allons voir si la rose, les courses, les chansons, les

baisers, les bosquets, sous tes souliers de satin, sous tes charmants pieds de soie, moi je mets ma grande joie, mon génie et mon destin. Ou encore : si vous alliez, madame, au vrai pays de gloire, sur les bords de la Seine ou de la verte Loire, et puis le reste, et puis tout ça. Tu plonges, tu reparais, tu salues de la main, tu fais la planche. Ton bonnet blanc te signale, là-bas, comme une petite bouée dans la baie. Tu cries : « Elle est bonne ! »

Le monde se rapproche dans ses fibres. Le squelette a des ressources que les veines ne connaissent pas.

Au cœur du mouvement, le repos. Du fond du ciel bleu, l'éclair.

(L'Étoile des amants, 2002)

Dans le jardin de sa maison au bord de l'eau, le Philosophe a son laurier préféré, dont il aime froisser les feuilles pour les respirer. Même geste avec les touffes de lavande. Il a, dans son bureau, une petite montagne de galets ramassés sur la plage, dont il se raconte qu'ils ont des millions d'années d'existence, et une dizaine de plumes de mouettes plantées dans un vase en émail cloisonné vert. À partir de là, chaque geste a sa chanson, et tout mouvement de pensée son rythme. Il a confiance dans le désir de sa pensée qui réjouit sa jeunesse.

Sa vie, dès l'enfance, est un opéra silencieux. Il retrouve, à volonté, ses courses, ses cachettes, ses sommeils, ses rêves.

(Désir, 2020)

Dans une réincarnation rapide (juste le temps de vérifier que la réincarnation n'existe pas), j'aimerais bien, malgré ma massivité trompeuse, me retrouver quelque part entre les avocettes, les barges, les bernaches cravants, les gorgebleues, les sarcelles, les spatules blanches, les sternes, les chevaliers, les tourne-pierres ou les vanneaux huppés... Tenez, le chevalier, par exemple, aux cris musicaux et flûtés, m'irait assez bien, le chevalier dit gambette, ou pied rouge... Ou alors, carrément, le combattant, deux cents grammes, envergure de cinquante-huit centimètres, ailes marron-gris écailleux avec légère bande alaire, collerette de couleur variée... (...) La maison est suffisamment en pointe sur l'eau pour être un aéroport permanent. Il faut qu'il fasse très chaud pour que les mouettes rieuses et tridactyles se posent sur l'herbe. Une ou deux fois en août, peut-être, quand le soir est chauffé à blanc dans l'ombre qui vient. Leur concert est alors tout ce qu'il y a de plus clair dans la nuit, sel du son par-delà la vase.

(Le lys d'or, 1989)

L'orage est arrivé sans bruit, par en dessous, comme dans un plan d'air parallèle. La maison est noire en plein jour, j'allume les lampes, les gifles d'eau dans les vitres ponctuent ma respiration.

Il y a quatre îles : celle de nuit et celle de jour, aussi différentes que la veille et la lanterne des rêves ; celle du beau temps et celle du mauvais temps, encore deux autres, rien n'est à la même place, rien n'est pareil. Et puis encore une pour chaque saison. Ce qui fait huit. Printemps-jour-soleil n'est pas le même territoire que printemps-jour-pluie. Été-nuit-éclaircies a peu de chose à voir avec été-jour-orage. Huit corps pour un seul corps introuvable ? (...) On devrait dire : je mets mon corps de printemps ; je mets mon corps d'été ; je sors avec mon corps d'automne ; je rentre avec mon corps d'hiver. Au lieu de calculer à faux les années, l'usure – jeunesse, vieillesse, gros clichés du marché forcing, guignol biologique.

(Le lys d'or, 1989)

C'est un homme, sans âge apparent, installé au soleil, en plein sud, au bord de l'eau dans la position taoïste classique, dite « s'asseoir dans l'oubli ». La scène se passe de nos jours. (...) Pour l'instant, il semble surtout être absorbé par le vol des oiseaux, mouettes ou hirondelles. Le trajet des mouettes d'est en ouest, ou d'ouest en est, leur profusion ou leur absence selon les marées, occupent toutes ses journées. Leurs cris vibrent d'une façon plus ou moins spéciale. Comme s'il était un augure, il tente de déchiffrer le tourbillon des hirondelles, rapides comme des fusées. Plus tard, il suivra, avec beaucoup d'attention, la danse chaotique des papillons blancs, se posant, avec prédilection, sur les buissons de lavande. Être assis dans l'oubli correspond à ce qu'on appelle, en alchimie, la langue des oiseaux. Très peu d'humains la parlent, et savent reconnaître un dieu ou une déesse dans une hirondelle ou un moineau.

Il se lève, va toucher longuement un laurier, puis se met à nager. Les mouettes qui flottent sur l'eau près de lui ne sont pas dérangées par sa présence. Comme il est resté très silencieux, en suivant le soleil du levant au couchant, il sera remercié, après avoir bu deux verres de vin et mangé des sardines grillées, par la lente apparition des étoiles, dont les sept points lumineux de la Grande Ourse, qui basculera, dans la nuit, vers l'horizon. L'âge d'or n'est ni passé ni futur, il est là, dans la profondeur du bois.

À six heures du matin, lorsqu'il se met à écrire à la main, le ciel est rouge vif sur sa droite, le vent du nord-est, de tous les vents son préféré, annonce un grand beau temps calme. Le soir, il sera orangé, prédiction d'un bleu soutenu pour le lendemain. Le vent peut tourner au nord-ouest, mais tout, dans ce microclimat tempéré, respire l'égalité. L'encre bleue, phrase après phrase, suit l'éternel retour des marées, et lui-même est heureux que personne ne s'en rende compte.

(Légende, 2021)

« Les rois de l'Atlantide élevèrent ces villes magnifiques, pleines de souterrains, de ponts, de canaux, de passages compliqués qui facilitaient la défense et le commerce. »

Nous sommes ici dans l'extrême Occident, dans les Hespérides, près de l'île des Bienheureux où poussent des pommes d'or, là où coulent les sources de l'ambrosie, nourriture des dieux. (...)

L'Atlante réfugié d'aujourd'hui ne connaît, lui, qu'un seul dieu : la Chance. Chance d'être né dans une île magnifique, dont il garde, malgré sa disparition millénaire, une mémoire éblouie. Chance d'être encore vivant, sur un fragment survivant de cette île. Chance de parler une langue intérieure que personne ne comprend. Chance d'avoir échappé aux communautés. Chance d'avoir toujours privilégié le hasard, la surprise, l'inattendu, l'instant. (...)

L'éternité est sûrement retrouvée, puisque, comme toujours, la mer est mêlée au soleil. Le monde n'a pas disparu, mais on dirait qu'il a été *retourné* pour reprendre son cours céleste. Tout est maintenant immédiat, le temps ne coule plus, et le plus stupéfiant est que personne ne semble s'en rendre compte. Plus de sept milliards d'humains *genrés* poursuivent leur existence somnambulique. Rien à voir avec un jugement dernier, la notion de jugement a été effacée en route. Tout est détruit, mais rien ne l'est. (...)

J'aurais dû faire analyser, en laboratoire, le code génétique des trois femmes Atlantes que j'ai eu la chance de connaître. Elles m'ont choisi, je les ai tout de suite reconnues, elles m'ont beaucoup appris sur les continents disparus et leurs stabilités inaccessibles. C'est à elles que je dois de croire de plus en plus à l'Éternel Retour. Tout se répète de façon nouvelle, et la vie devient un roman à rebondissements permanents.

(*Graal*, 2022)



PARADIS

**soleil voix lumière écho des lumières soleil cœur lumière rouleau des
lumières moi dessous dessous maintenant toujours plus dessous par-
dessous toujours plus dérobé plus caché de plus en plus replié discret
sans cesse en train d'écouter de s'en aller de couler de tourner monter
s'imprimer voler soleil cœur point cœur point de cœur passant par le
cœur il va falloir rester réveillé maintenant absolument réveillé
volonté rentrée répétée le temps de quitter ce cœur simplement le
temps qu'il se mette enfin comme il voudra quand il voudra de la dure
ou douce façon qu'il voudra bien peu de choses en vérité n'est-ce pas
poussière de poussière bien peu très très peu comme on exagère
comme on a tendance à grossir tout ça moi-moi-moi en vérité presque
rien côtoisement d'illusion couverture du cœur d'illusion aujourd'hui
j'écris aujourd'hui et aujourd'hui j'écris le cœur d'aujourd'hui et hier**

**j'écrivais aujourd'hui et demain j'écrirai aujourd'hui c'est vraiment
aujourd'hui et rien qu'aujourd'hui on devrait l'écrire aujourd'hui
différente manière d'être à jour en suivant ses nuits dans la nuit salle
de séjour noire bleue blanche j'attends le vide à sa tranche qu'il décide
ou non de bouger de claquer si je reste comme ça réveillé le coup va
venir c'est fini le coup va revenir cette fois vraiment c'est fini un deux
trois pas tout à fait trois et de nouveau un deux et puis trois on est au
cœur du cœur maintenant dans le cœur du cœur battant se taisant
c'est lui qui creuse c'est lui qui poursuit c'est lui qui sait ce qu'il faut
savoir pour continuer dans la nuit on n'ira jamais assez vite pour
coïncider avec lui pour rejoindre son instinct fibré sa folie un muscle
dites-vous seulement un muscle au fond d'après vous soleil cœur voix
cœur germe en lui de lui tout en lui voilà le vent s'est levé de nouveau
maintenant et je suis là de nouveau comme écrivant le temps de
nouveau comme si le temps pouvait n'être rien d'autre que des lignes
recoupant des lignes à la ligne là comme au bout du monde ne tenant
plus que par un bout de bord à ce monde droites diagonales angles
cadrans demi-cercles rayons revenant au centre cours des astres
reflétés comme ça par le centre danse en cours avec moi reflet du
danseur dans la nuit moi spectre et moi poison d'ombre moi squelette
abstrait mangé par son ombre pas tout à fait cependant pas encore
tout à fait déclic sursaut nerfs juste assez pour tracer conduit ce qui
suit voilà on y va le concert reprend sa cadence joie joie voilà c'est
reparti ça se suit**

(Paradis II, 1986)

**et lui là impassible à nouveau en train d'écrire et recommençant à
écrire là sous la lampe près de la fenêtre écrivant lisant écrivant lisant
écrivait la vérité c'est qu'on est pressé mes enfants on s'en va on
déménage on change de pays on prend le premier avion un taxi je vous
raconterai tout pendant le voyage tout avec tous les détails cachés du
travail la façon dont c'est venu par-dessous bousculant la plaque à
dessous pour l'instant donc il s'est remis à écrire c'est la nuit c'est le
jour c'est la nuit et il continue à écrire on verra bien ce qui se lève**

dans ce qu'il écrit pendant qu'il écrit devant lui on s'en va on s'en va on quitte définitivement cet endroit on y va je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi dépêchez-vous prenez le minimum avec vous on trouvera on paiera il n'y a pas une seconde à perdre on s'en va on décroche on improvisera on verra oh non ce n'est pas l'activité la passivité mais plutôt l'actuosité comme on dit virtuosité comment dire son informité mouvement du non-être vers l'être où sous l'action de cette poussée obscure le flot des êtres est comme un fleuve qui après s'être perdu dans les sables retournerait vers sa source par les pores secrets du sol voix fleur lumière écho des lumières ravageant défaut des lumières les voilà une dernière fois visage enflammé poussières flammes poussières tordues mur poussières les voilà en ronde cellule à la main allez allez à la féconde à la bonde allez allez à la rotonde à la monde ça s'en va ça s'en va ça se retire à mi-voix il a encore eu sa crise cette nuit convulsion raidie matin gris ne voyant plus rien ne sentant plus rien spasme horreur pauvre enfant traversant l'erreur dans l'horreur mais voilà ça se calme comme finalement tout se calme et la peur s'en va elle aussi vieille peur transmise microbe à la peur attention donc maintenant attention à l'une des meilleures provisoires aléatoires giratoires inflammatoires ondulatoires péremptoires prémonitoires divinatoires exécutoires expiatoires et nécessairement purificateurs conclusions possibles mais quel est donc ce voyageur qui se hâte de si bon matin à travers les rues avec sous le bras un petit paquet de forme rectangulaire il a l'air bien décidé à arriver le plus tôt possible à destination sa mine n'est ni gaie ni sévère résolue plutôt comme s'il s'apprêtait à un acte qui réclamera de sa part une grande concentration il est sept heures c'est une journée de printemps vive claire le voyageur presse le pas il est bien tôt pour un employé ou bien rentre-t-il chez lui après une nuit à propos de laquelle son visage exprime une satisfaction renfermée ou bien s'agit-il d'un terroriste qui s'apprête à jeter une bombe à moins qu'il tire brusquement un pistolet du paquet qu'il continue à serrer sous son bras gauche avec trop d'énergie pour ne pas attirer les soupçons d'un policier si l'un d'eux se trouvait là aujourd'hui ce qui n'est pas le cas les rues étant presque désertes en cette matinée de mai où va-t-il sa précipitation est étrange le voici qui passe devant la haute façade de la banque de données centrales il se dirige vers la cathédrale il ne va tout de même pas y pénétrer mais si voici qu'une petite porte s'est ouverte sur le côté droit de l'édifice comme dans un scénario minutieusement minuté le voyageur qui paraît par conséquent attendu s'engouffre dans

l'embrasure tandis que l'homme qui lui a ouvert referme précipitamment le battant les voici tous deux à l'intérieur ils se saluent en silence d'une façon qui implique peut-être un signe de reconnaissance tout en s'engageant dans la nef imposante encore sombre mais déjà éclairée par les premiers reflets qui filtrent doucement à travers les vitraux bleutés ils avancent vers l'autel l'homme qui tout à l'heure a ouvert la porte se penche vers son compagnon et lui dit rapidement à voix basse nous allons faire vite si tu veux à quoi le voyageur imperturbable répond de la même façon c'est bien mon intention le prêtre car c'était un prêtre ajoute il y a eu quelques difficultés au dernier moment mais l'intervention a pu avoir lieu tout est aplani tu sais que nous sommes tout à fait en dehors des règles nous risquons un procès si la chose se sait le voyageur avec une imperceptible nervosité répond je sais on ne saura rien je vous remercie je suis très conscient de la faveur qui m'est faite ils avancent toujours dans l'allée centrale glissant sur les dalles funéraires jaunes blanches roses décorées de dessins d'os entrelacés de lettres noms dates gravés ils arrivent au pied de l'autel s'arrêtent le prêtre après un moment d'hésitation dit à voix haute introibo ad altare dei la voix bien timbrée résonne sous les voûtes semble réveiller les pierres roule comme un léger coup de tonnerre inattendu par un matin si ensoleillé à quoi le voyageur répond sur le même ton neutre mais ferme qui laetificat juventutem meam ils sourient tous les deux comme s'il s'agissait d'une allusion connue d'eux seuls contournent l'autel et se dirigent vers le mur du fond dans lequel à hauteur du visage une petite ouverture a été discrètement préparée le prêtre dit voilà c'est là le voyageur regarde se retourne lève les yeux regarde encore puis prend son paquet dans la main droite enlève le grossier emballage de papier qui recouvrait l'objet qu'il tient maintenant devant lui c'est seulement un livre neuf récemment imprimé que d'un geste sec et précis il glisse à présent dans le mur le prêtre prend la pierre de la même dimension sans aucune inscription posée sur le sol et la remet en place en disant ce sera cimenté ce soir le voyageur maintenant a l'air rêveur il demande est-ce que tu veux bien me redire cette histoire de pierre mais oui dit l'autre le fondement l'angle celle qui a été rejetée kephas pierre et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle le voyageur hoche la tête ne tiendront pas ou ne prévaudront pas l'hadès le sheol quelque chose des deux au-delà des deux dit l'autre voilà je crois que nous pouvons nous quitter maintenant merci dit le voyageur tu sais dit l'autre nous vivons des temps singuliers ils se serrent la

**main le voyageur ressort par la petite porte latérale qui se referme
derrière lui sans bruit il traverse la grande place se retourne plusieurs
fois comme pour s'assurer qu'il n'a pas été suivi il va ensuite s'asseoir
à la terrasse du café qui vient à peine d'ouvrir il commande un express
serré qui lui est aussitôt servi le boit avale un verre d'eau glacée bâille
deux fois de sommeil allume une cigarette puis soudain relâché léger
renverse négligemment la tête au soleil**

(Paradis, 1981)

**sphère éclat transparence en haut des étoiles deux heures du matin je
fais un signe de croix en traversant les rosiers du jardin plante des
pieds nus pas de bruit surtout léger souffle retenu en soi loin de soi un
signe de croix oui comme ça dans l'air noir couronnant le tout qui s'en
va c'est le signe qui va rester suspendu là maintenant pétales ici pas de
doute bouche ouverte signature ouverte soleil cœur point cœur point
de cœur crâné sous la croix et voilà tout se renverse d'un coup à
nouveau le jour se lève enfin dans sa pointe océan poumons clé
hautbois le bleu revient il revient le bleu pas croyable il est là buée
dans le rouge en gris jaune en bas vox tubae vox suavi vox éclats petits
mots mutants dans l'échelle et elle est là une fois encore dressée mon
échelle bien légère et triste et bien ferme très joyeuse et vive et bien
ferme veni sancte spiritus tempus perfectum tactus ciel et terre pleine
de l'énergie en joie d'autrefois**

(Paradis II, 1986)

PHILIPPE SOLLERS



Photos © Sophie Zimmig